

*CHRISTINE VAN GEEN*

# ALLUMEUSE

Genèse d'un mythe

*Éditions du Seuil*

*57, rue Gaston-Tessier, Paris XIX<sup>e</sup>*

ISBN 978-2-02-154405-3

© Éditions du Seuil, mai 2024

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon, aux termes des articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

[www.seuil.com](http://www.seuil.com)

## Introduction<sup>1</sup>

Nous sommes sur Netflix, dans *Anatomie d'un scandale*, une minisérie adaptée du best-seller éponyme écrit en 2018 par Sarah Vaughan<sup>2</sup>. Scène de tribunal. La plaignante, Olivia Lytton, regarde les jurés bien en face : « Il m'a traitée d'allumeuse<sup>3</sup>. » Elle accuse James Whitehead, son ancien amant, un

1. Je préviens les personnes pour qui cela est heurtant qu'il est question de viol dans cette introduction. Il faut accepter de se représenter la réalité de ce « crime presque ordinaire », comme l'appellent Audrey Guiller et Nolwenn Weiler dans leur ouvrage pionnier *Le Viol, un crime presque ordinaire* (2011, Cherche Midi), pour poser l'enjeu de ce livre.

2. Il est traduit en français par Alice Delarbre, *Préludes*, 2019, et la série Netflix date de 2022.

3. « *Prick-tease* » en version originale, traduit en « allumeuse » par Alice Delarbre. Mot à mot, « taquine-bite ». L'anglais est riche en termes que l'on peut traduire par « allumeuse », selon différents niveaux de langue : *prick-tease* ou *cock-tease*, du côté plus vulgaire du spectre. En langage soutenu et moins sexuel, mais avec la même notion péjorative de « femme qui initie une séduction et doit en supporter les conséquences » : *flirt*. La notion d'allumeuse existe dans de nombreuses langues, avec des variantes d'imagerie et d'intensité : *callientapollas* en espagnol, *verleidster* en néerlandais, par exemple.

ministre britannique dont elle est l'assistante, de l'avoir violée lors d'un dernier rapport sexuel. L'accusé nie. Le jury finit par l'acquitter : parole contre parole, les éléments manquent pour étayer l'accusation. De retour à la maison, Sophie Whitehead, l'épouse du ministre, réinterroge James. N'a-t-il vraiment pas utilisé ce mot, « allumeuse », malgré ses dénégations au tribunal ? James lui répond nonchalamment que oui. C'est vrai, il a prononcé le mot dans l'excitation du moment. Mais pourquoi se compliquer la vie et avouer cette peccadille ? Pour lui, ce n'est rien. Pour Sophie, c'est la bascule. Les écailles lui tombent des yeux. Ce mensonge au tribunal signale le viol. Elle trouvera un moyen détourné de rétablir la justice.

« Allumeuse ». Pourquoi l'accusé n'a-t-il pas reconnu l'usage du mot devant le tribunal ? Il n'est pas certain que le jury aurait davantage condamné ce ministre. Probablement pas. Mais pour la femme violée, qui sait que le mot a été dit et en quel sens, il fait foi. Pour le violeur aussi. Ainsi que pour son épouse et pour nous-mêmes.

Prononcer « allumeuse » est un acte en soi. Il inverse l'agentivité du viol, créant un cadre d'impunité pour son auteur. Une fois « allumé », il ne pourrait que s'embraser. Son désir suivrait sa trajectoire naturelle, mécaniquement, comme une pierre qui a pris trop de vitesse sur une pente. La pierre n'y peut rien. À celle qui a initié son mouvement d'encaisser le choc à l'arrivée.

Tous les mots ont un sens qui dépend de leur contexte d'énonciation. « Allumeuse » aussi. Il peut être murmuré dans le feu d'un jeu sexuel parfaitement consenti ou faire l'objet de sextos appréciés de leur récipiendaire : pourquoi pas ? Dans la scène de sexe entre Olivia et James, le mot *prick-tease*, en version originale, « allumeuse » en français, n'a pas été prononcé

comme un jeu entendu entre amants. Il a été énoncé avec un sens très précis. Ce mot dit : je te viole. C'est ce qu'a entendu Olivia. Sophie, qui n'est pas son alliée naturelle, le comprend elle aussi parfaitement. Son mari a violé.

Dire « allumeuse », c'est dire : tu dois aller jusqu'au bout de la séduction. Ce mouvement une fois enclenché ne s'arrête pas. Tu l'as initié : tel ou tel aspect de ta personne ou de ton comportement est un signal de séduction – tu as dès lors consenti à la pénétration. En accusant la victime, le mot « allumeuse » impose d'emblée un cadre de domination, de sidération, qui fait croire à la victime qu'elle ne vaut pas mieux que ce viol.

L'insulte misogyne « pute » instaure elle aussi ce genre de cadre. Dévalorisant une femme, désignant son corps comme une chair à décharge physique. Tous les termes équivalents : « salope », « michto », « pétasse », « allumeuse », etc., ont cette fonction.

Pourquoi choisir de thématiser spécifiquement « allumeuse » ? C'est que le mot n'est pas une simple injure, péjorative et objectivante. Il est une thèse à lui seul : il contient l'idée selon laquelle les femmes seraient le point de départ du désir masculin et devraient l'assumer. C'est cette notion qui justifie l'emprise exercée sur le corps des femmes.

Bien sûr, appeler une fille « allumeuse » sans la toucher n'est en rien un viol. C'est une insulte qui pointe vers le compliment. Elle dit : « tu es belle ; tu me plais » ; la séduction est amorcée, brava ! Sa pleine violence n'est pas immédiate. La notion agit comme une potion à action retardée. C'est un parfait cheval de Troie. Une mystification, qui brouille les esprits. Car « allumeuse » est une idée double, paradoxale : on traite les femmes d'« allumeuses » pour dire qu'elles veulent

du sexe et qu'elles le montrent. En même temps, une allumeuse, c'est une femme qui ne fait qu'allumer et qui n'éteint pas le feu qu'elle fait naître. L'allumeuse qui se refuse au dernier moment est une figure bien connue. Allons bon ! L'allumeuse : fille facile ou au contraire fille difficile ? Cette contradiction est ancrée profondément dans notre culture. C'est le mythe de la séduction féminine : irrésistible pour les hommes, volontairement trompeuse et ambiguë, un art qui serait l'apanage des femmes et la marque fondamentale de ce qu'elles sont. Elles veulent ; elles ne veulent pas : tout ce qu'on sait, c'est qu'elles veulent rendre fous les hommes. Ces allumeuses paradoxales, qui joueraient avec les hommes, victimes de leurs charmes, hantent les imaginaires, d'Ève à Lolita. La contradiction qui est au cœur de la notion – elles veulent mais elles ne veulent pas – a une fonction capitale, au fondement de la misogynie. Elle brouille la différence entre le désir et le non-désir des femmes, rendant les deux identiques. Elle paralyse le « non, je ne veux pas », le rendant inaudible : les femmes allument, c'est leur nature. Cela ouvre un droit sur leurs corps. C'est ce mythe qui est à déconstruire, d'abord. Pour retracer après seulement la façon de reprendre le flambeau des allumeuses, sans la mainmise d'un regard dominateur sur l'étincelle du désir.

PREMIÈRE PARTIE

# Déconstruire l'archétype de l'allumeuse

Dans une ballade rock de 1980, le chanteur et parolier Renaud Séchan raconte un épique trajet à bord de sa Ford Mustang dans laquelle il a pris en stop une jeune femme mi-hippie, mi-punk, avec son chien, « un doberman complètement barge qu'avait très faim ». Elle n'a vraiment rien pour plaire. Outre le chien qui bave, elle sent des pieds. En somme, au refrain, on apprend que :

*Elle était un petit peu campeuse  
Un petit peu auto-stoppeuse  
Je l'aurais préférée vicieuse, voire allumeuse<sup>1</sup> !*

L'allumeuse est imaginaire. C'est la fille rêvée, celle que Renaud *ne trouve pas* au bord de la route, à son grand regret. L'allumeuse, c'est l'image fantasmée de la fille sexy qui va bien vouloir « la botte » – l'auto-stoppeuse de Renaud n'en veut pas quand il la lui propose et elle le traite de ringard. La femme réelle qu'il croise est très ordinaire, frustrante comme

1. *L'Auto-stoppeuse*, « Marche à l'ombre », 1980.

l'est la réalité et comme ne sont pas les fantasmes. Campeuse, auto-stoppeuse, baroudeuse : elle vit sa vie, sans l'orienter vers la satisfaction sexuelle de celui qui veut la prendre à bord de sa voiture. Une fille normale, donc.

On peut facilement tracer le portrait de l'allumeuse imaginaire de Renaud. « Vicieuse, voire allumeuse » : court vêtue, bas résille, effrontée, regard de braise, avec des yeux, un corps, des gestes, qui disent « baise-moi ». Sans avoir même besoin de parler.

Une économie notable de palabres et de montée parfois lente, parfois ratée, du désir. L'allumeuse court-circuite la drague : elle veut du sexe. On peut la prendre sans ambages. Elle est le miroir ou le complément idéal du désir masculin, imaginé comme irrépessible et permanent. C'est donc évident, qu'il « l'aurai[t] préférée vicieuse, voire allumeuse » : l'allumeuse est le fantasme de la fille qui a déjà dit oui. Une aubaine.

Dans *Période bleue*<sup>1</sup>, une chanson mélancolique où une femme, chantée par Jane Birkin, revisite longtemps après le temps d'un amour où les « souvenirs roses » recouvrent le « gris », elle se souvient d'autres images, enfouies. Violentes :

*Et parce que je partais la nuit  
Comme allumeuse de jonque  
Tu m'as prise sur la banquette  
Pleurant, saké sanglant*

1. *Période bleue*, paroles d'Alain Souchon, Édith Fambuena, Jane Birkin, Pierre Souchon, 2008.

Malgré l'emballage orientalisant qui poétise cette violence, on comprend que cette fille qui sortait seule, manifestement, et la nuit qui plus est, était pour cette raison forcément une « allumeuse », une fille qu'on « prend » sans façon, « sur la banquette ».

L'allumeuse est une idée. Elle existe, pour commencer, dans les esprits. Il s'agit de ressembler, plus ou moins, à cette idée : moins pour l'auto-stoppeuse de Renaud, plus pour la jeune allumeuse chavirée de Birkin. Un trait de khôl autour des yeux, sortir la nuit, seule, une tenue sexy : quelques éléments parmi d'autres de tout un vocabulaire qui transforme une fille en sex-symbol, en bimbo, en objet de désir. Cet attirail est assez peu varié et, en un sens, anachronique. Il est curieux par exemple de penser que la panoplie associée au sexe « osé » comporte volontiers des bas, comme sur les affiches d'un « Salon de l'érotisme » qui se tient actuellement dans ma ville. Les bas sont tenus par des porte-jarretelles ou des guêpières, ces corsets auxquels rattacher les bas. Ces objets sont éminemment datés : l'invention des collants en Nylon, qui arrivent en Europe au milieu des années 1960, les rend obsolètes depuis plus d'un demi-siècle. Ils font partie d'un véritable costume historique, qui fait signe vers un imaginaire érotique figé.

Ce cliché contemporain de l'allumeuse censée exciter automatiquement l'homme viril, a une histoire<sup>1</sup>. Il commence à se former avec la naissance de la photographie de bordels : un genre à part entière, qui suit de près l'invention des appareils

1. Cf. *L'Imaginaire de la prostitution : de la Bohème à la Belle Époque*, Mireille Dottin-Orisini et Daniel Grojnowski, Hermann, 2017.

photo transportables. Ces images ont répandu le portrait des prostituées de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle sous forme de cartes postales érotiques vendues sous le manteau. Elles marquent profondément l'imaginaire, constituant un véritable vocabulaire cristallisé de la séduction érotique féminine à destination des hommes. Ce vocabulaire s'est épuré et modernisé en transposant ses fondamentaux dans le film noir américain avec ses « femmes fatales », puis dans les comédies hollywoodiennes comme *l'Ange bleu* ou *Gilda*.

Bas résille ou Nylon, porte-jarretelles ou guêpières, sous-vêtements en dentelle, talons hauts, cils allongés au mascara, jambes visibles, poitrine remontée, fard sur les yeux, et ongles longs, très longs, de femmes qui n'ont pas besoin de leurs mains parce qu'elles restent essentiellement au lit. Gestuelle alanguie, hanches qui roulent, bouches mi-closes : tous ces éléments constituent un ensemble sémiologique signifiant que l'on veut exciter sexuellement. C'est un stéréotype, au sens où il est figé dans un imaginaire curieusement nostalgique.

Le vocabulaire de l'allumeuse est un ensemble de signes, un jeu de langage. Il n'y a pas besoin de les collectionner tous pour en être une ; aucun n'est indispensable en soi. L'idée est immensément fluctuante. Comme aucun de ces signes n'est indispensable pour faire « la » séduction féminine et que n'importe lequel suffit, il est impossible de ne pas y être assignée, par son corps et son apparence. Jeu mouvant auquel on n'échappe pas.

Au premier abord, l'allumeuse signifie donc : une fille qui veut. Une fille facile, en apparence. Toutefois, le concept est plus ambigu que cela. Il désigne plus spécifiquement celles qui « allument » certes, mais sans jamais « éteindre » les désirs

suscités. L'allumeuse est alors l'opposé d'une fille facile. Elle est difficile au contraire, frustrante. Elle n'a que l'apparence de la fille facile mais ne lâche rien : pas de sexe avec elle.

Cette seconde acception du mot est bien connue et fréquemment employée dans la culture populaire depuis cent ans. Le hip-hoppeur et beatmaker Agrüm, dans *Terminus*<sup>1</sup>, assène : « T'es comme une allumeuse qui n'baise pas. » Son usage du mot sonne exactement comme celui du chansonnier Jehan-Rictus, en 1920. « C'est une allumeuse, une détraquée, qui flirte violemment et s'arrête juste au bord de l'acte ! » lit-on dans le journal intime de cet auteur qui fait profession d'écrire dans le langage « de la rue » – un rappeur avant l'heure.

« Allumeuse » est donc un mot à double sens, mi-fille facile, mi-fille difficile. Un drôle de concept en somme, qui se contredit lui-même. Elle baise ou pas, l'allumeuse ? Faudrait savoir. On ne le saura pas, évidemment. La contradiction fait partie de la notion. C'est un paradoxe qui n'est pas né du néant. Et cette ambiguïté de l'allumeuse a une histoire et une fonction dans les rapports de sexe, de genre et de pouvoir.

Le mot est apparu vers 1850, notamment dans l'argot des policiers<sup>2</sup>, qui appellent « allumeuse » une « prostituée qui ne devait apparaître dans les rues qu'au moment de l'allumage des réverbères ». Avant l'heure, c'est pas l'heure : la police n'autorise pas le racolage des clients tant que les femmes « bien » vaquent encore à leurs occupations. Avec le crépuscule arrive l'heure du sexe tarifé. Les allumeuses sortent tapiner entre

1. Bazoo & Goune, 2014.

2. *L'Argot de police ou l'Académie Saint-Éloi*, Jacques Arnal, Eurédif, 1975.

chien et loup. La maréchaussée, et certainement aussi le peuple et la bourgeoisie encanaillée, s’amuse avec ce « bon mot » et l’adopte : les allumeurs de réverbères s’occupent de l’éclairage public ; les « allumeuses », qui sortent à la même heure, sont en charge de l’étincelle du désir sexuel.

L’allumeuse tout court est donc une simple prostituée, à l’origine. Mais le mot n’a pas conservé ce sens originel. À cause de l’idée d’étincelle et de feu qu’il contient, le mot « allumeuse » a suscité une variation sémantique. Il y a dans la langue et la culture une imagerie ancienne et inépuisable du désir comme feu. Le désir nous brûle, faut-il croire : c’est une de ces « métaphores par lesquelles nous vivons<sup>1</sup> ». Nous déclarons notre « flamme » à l’ élu de notre cœur ; les mamies vibrent devant la télé en regardant *Les Feux de l’amour*, et Johnny hurle qu’il va « allumer le feu<sup>2</sup> » tandis que la Phèdre de Racine avoue son très coupable amour pour son beau-fils dans ces termes :

*Je sentis tout mon corps et transir et brûler ; Je reconnus Vénus et ses feux redoutables<sup>3</sup>*

L’amour brûle plus ou moins fort. C’est une façon imagée de décrire ces stades de l’acte sexuel : le désir, l’excitation, le plateau, l’orgasme et la résolution. Il est plus poétique de parler de braises, de flammes qui couvent, qui prennent, qui envahissent tout, de feu d’artifice – et éventuellement de

1. Pour reprendre le titre de l’ouvrage *Metaphors we live by*, de Geroge Lakoff et Mark Johnson, University of Chicago Press, 1980.

2. Sur des paroles de la chanteuse et parolière Zazie.

3. *Phèdre*, Jean Racine, acte I, scène 3, 1677.